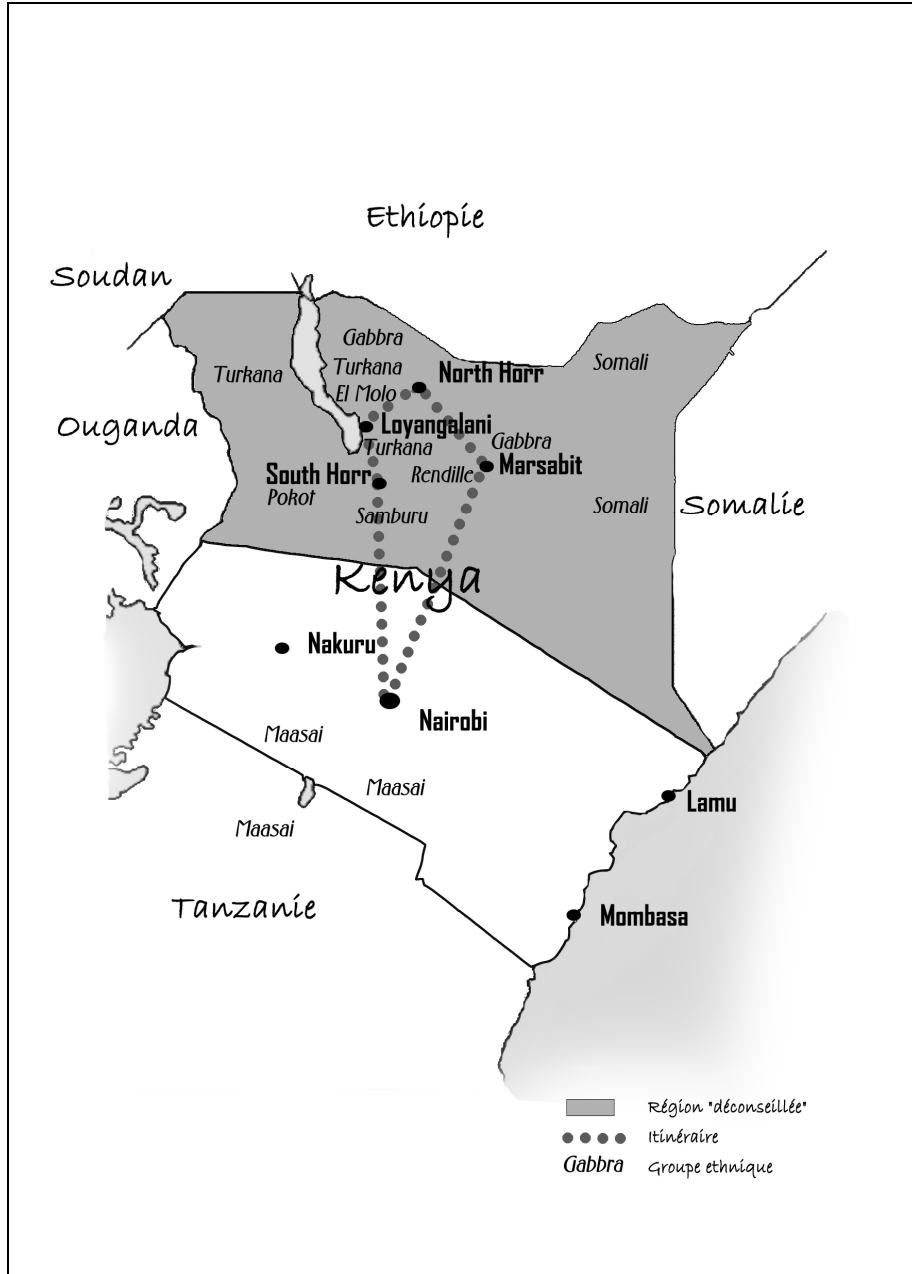


Toutes les situations décrites dans ce livre sont vraies. Aucun propos ou événement n'a été inventé. Les conversations ont été soigneusement retranscrites. Seules quelques identités et noms propres ont été modifiés, afin de préserver la tranquillité des acteurs de cet ouvrage.



## Avant-propos

La première fois que je voulus partir au nord du Kenya, je commençai par consulter les quelques rares agences françaises qui couvraient cette destination. Mais, malgré plusieurs interrogations, aucune d'entre elles n'accepta de nous accompagner, mon conjoint et moi, dans cette partie reculée du pays, prétendant qu'il était bien trop dangereux de s'aventurer sur ces pistes lointaines avec un seul véhicule. Notre sécurité ne pourrait pas y être assurée et personne ne voulait en prendre la responsabilité. Le site web du Ministère des Affaires Etrangères n'était guère plus réconfortant. Une ligne médiane y coupait alors le Kenya en deux le long de l'équateur. Au sud de cette ligne, le pays était représenté d'un vert engageant. On y trouvait les célèbres parcs animaliers du Maasai Mara, d'Amboseli ou de Tsavo qui attiraient chaque année des milliers de visiteurs. Au nord de cette limite en revanche, la carte était colorée de rouge. En cherchant à repérer quelques noms de villes dans cette partie du pays, on s'apercevait que l'on n'en connaissait aucun. La « rubrique aux voyageurs » insistait sur le fait qu'il était « extrêmement déconseillé de se rendre au nord de la ligne Kitalé / Samburu / Lamu ». C'est justement ce que je souhaitais faire.

Les territoires isolés de notre planète avaient toujours exercé sur moi une étrange attirance. Le nord Kenya ne dérogeait pas à la règle et la difficulté ne pouvait que rajouter à mon intérêt. Je ne tardai donc pas à trouver une solution locale pour mener à bien ce projet, sans imaginer alors que ce premier voyage en appellerait plusieurs autres.

Comment expliquer mes fréquents périple le long de la grande fracture africaine, si ce n'est par la fascination que j'éprouve depuis toujours pour la terre mythique du grand Rift, idéalisée et méconnue à la fois. J'aime le Rift comme on aime l'amertume d'un café noir. Au début, on a l'impression que l'on ne pourra pas aller au-delà d'une première tasse et puis, quelque temps après, on ne peut s'empêcher d'y revenir. Il faut le siroter par petites doses pour ne pas se laisser envahir par son âpreté, car

la terre du Nord Kenya est rude et ses populations souvent distantes et sauvages.

Comme toujours il faut du temps, et ce pays qui ne se donne pas facilement semblait se laisser apprivoiser un peu plus à chaque voyage. Nous parvenions lentement à connaître les gens. Surpris de nous voir revenir, ils finissaient par nous regarder autrement, puis par nous oublier enfin. Les Blancs ne venaient que rarement ici. Certains enfants n'en avaient d'ailleurs jamais vu. Les plus petits se mettaient presque toujours à hurler de terreur quand nous nous approchions d'eux.

Les semaines qui précédaient notre départ, je consultais la presse locale, le Daily Nation et le Standard que l'on trouvait sur Internet. À chaque lecture, l'inquiétude gagnait mon esprit. Chaque année de nouveaux problèmes surgissaient dans le Nord et faisaient la une des journaux africains. Certaines fois, la sécheresse décimait les troupeaux et les populations mouraient de faim ; à d'autres moments, la presse faisait état de violences non loin des endroits où nous nous rendions. Les tribus étaient en conflits permanents, mais n'en avait-il pas toujours été ainsi dans ces zones de non droit qui ne semblaient pas beaucoup intéresser le gouvernement du pays ? Les querelles portaient toujours sur le bétail qui faisait l'objet de raids réguliers, et j'avais réussi à me convaincre que nous ne risquions rien, puisque nous ne représentions aucune menace sur les seules richesses que possédaient ces populations pastorales. Je savais pourtant qu'à l'occasion de ces razzias, la violence pouvait être extrême et que beaucoup d'innocents périssaient parfois dans ces conflits que je croyais d'un autre âge. Je pensais que nous passerions toujours au travers de ces événements, pourtant l'expérience devait m'apprendre qu'il ne fallait jurer de rien.

Mais ce qui m'attirait surtout au nord de ce Kenya méconnu, c'était le Turkana, ce lac immense à la frontière septentrionale du pays. Celui que l'on surnommait « le Lac de Jade » était le plus grand lac de désert au monde. Il avait accueilli sur ses rives, quelque deux cent mille ans plus tôt notre humanité naissante et depuis cette époque, rien ne semblait avoir beaucoup changé autour de lui, à part la désertification progressive de la région qui rendait ses berges de plus en plus inhospitalières. Pourtant, de nombreuses populations tribales s'y pressaient, fuyant les conflits des pays voisins, Soudan, Ouganda, Éthiopie ou Somalie.

En relisant ces lignes, je m'aperçois que c'est là bien mal engager une invitation au voyage, que de commencer par en évoquer les mauvais côtés. Pourtant, nos expéditions étaient souvent emplies d'une gaieté qui contrastait singulièrement avec les difficultés de vie de la région. Car c'était bien là la force de l'Afrique et de ses habitants, de pouvoir rire de tout, de pouvoir survivre à tout.

Pour essayer d'appréhender au mieux la réalité du pays, il nous faudrait parcourir de nombreux chemins, et nous eûmes la chance d'y faire de belles rencontres. A la minute où nous fîmes connaissance de Djouma, je sus que nous ne pouvions pas trouver meilleur ambassadeur. L'agence de Nairobi contactée nous avait assuré qu'il n'existait pas de spécialistes du Nord Kenya et qu'elle ne pourrait nous fournir personne à la hauteur de notre attente. Elle ignorait sans doute que le cuisinier qu'elle nous proposait pour cette expédition avait passé près de trente ans de sa vie sur les bords du lac Turkana et que nos voyages allaient lui permettre d'y retrouver famille et amis qui n'avaient jamais bougé de l'endroit.

Personne ne pouvait connaître le Nord mieux que Djouma. Malgré son jeune âge, il pouvait avoir trente cinq ans, il semblait avoir tout vécu. Il devait à un début de vie tragique et à une enfance de gamin du Rift, de pouvoir s'adapter à tout. La brousse était son royaume. Il savait en déjouer tous les dangers, reconnaissait tous les animaux à une empreinte ou à un cri. Et puis, il avait de l'Afrique cette tradition de l'oralité qui tissait les liens sociaux, portait les nouvelles et véhiculait la connaissance. Il racontait longuement, avec force détails l'histoire de ce Nord, dont il parlait plusieurs des langues locales. Il était intarissable, et nous lisions sans fin les pages de sa jeune mémoire.

Nos discussions se poursuivaient souvent tard dans la nuit et ne cessaient que lorsque le froid, la fatigue et la chaleur déclinante du feu de bois avaient raison de nos interminables échanges, nous poussant à regret à regagner nos tentes. Le Kenya que Djouma allait nous faire découvrir ne ressemblait à rien d'attendu. Dans le Nord, il était chez lui. Il allait nous permettre de rencontrer ses amis et ses proches et de lever un petit coin de voile sur le quotidien d'un pays tribal, si éloigné de nos repères de vie. Au fil du temps, il allait devenir bien plus qu'un guide, un ami.